

Langage comme activité, langage dans l'activité, langage sur l'activité: éléments pour une discussion critique

Ecaterina Bulea*

Résumé

Sur la base d'analyses théoriques et empiriques, cet article montre d'abord les limites de la tripartition "langage comme activité", "langage dans l'activité", "langage sur l'activité". Il formule ensuite une nouvelle proposition de conceptualisation ayant trait aux rapports entre langage et activité, qui se fonde sur la distinction entre plans ontologique et gnoséologique de l'agir, tout en soulignant la nature intrinsèquement praxéologique du langage.

Mots-clés: Langage. Activité. Travail. Interprétation de l'activité. Textes/ Discours.

Préambule

Dans le contexte du double "tournant" ayant caractérisé, dès les années 1980, les sciences du langage d'une part, les sciences du travail de l'autre, à savoir le tournant "praxéologique" des premières (voir MONDADA, 2004) et le tournant "discursif" des secondes (voir FILLIETTAZ; BRONCKART, 2005), la problématique du rapport entre langage et travail s'est constituée en tant que domaine spécifique de réflexion et de recherche; domaine dont une des distinctions constitutives a été, comme le remarque Lacoste (1995), celle entre "langage comme travail", "langage dans le travail" et "langage sur le travail".¹ Parce qu'elle permettait de thématiser la différence entre productions langagières à propos du travail et productions langagières dans le cours du travail, de faire reconnaître que ces dernières pouvaient *de facto* constituer le travail ou l'accomplir, d'attirer ce

* Groupe « Langage, Action, Formation », FPSE, Université de Genève.

1 - Lacoste le rappelle, l'origine de cette distinction se trouve dans un article de 1979 de Grant Johnson et Kaplan, intitulé "Talk-in-the-Work". *Aspects of the Social organization of Work in a Computer Center*.

faisant l'attention sur le rôle central du langage dans la réalisation du travail, ou encore de distinguer entre accomplissement du travail par le langage et production de savoir à propos du travail par le biais du langage, cette tripartition a connu une exploitation large et diversifiée. Envisagée sous un angle fonctionnel, elle a servi également (et surtout) à circonscrire et à justifier des objets, des sous-domaines, des focales, ou encore des partis pris de recherche et d'investigation;² ce phénomène ayant, d'une certaine manière, jalonné l'évolution même des recherches sur le travail, voire celle des disciplines au sein desquelles ces dernières se sont déployées.

Cette tripartition a fait en outre l'objet de multiples reformulations: ainsi, selon les travaux et les accents théoriques dont ils sont porteurs, la composante "langage" se décline en "parole" (voir BOUTET, 1995) – d'où les expressions "la parole dans le travail", "la parole comme travail", "la parole sur le travail" –, "dire(s)", "discours", ou encore "textualisation" (pour cette dernière proposition, voir FILLIETTAZ, 2002; voir aussi notre note 3, *infra*). Quant au "travail", c'est aux termes d'"activité" et d'"action" qu'il cède le plus souvent la place, cette substitution se justifiant, d'une part, par le statut éminemment praxéologique du travail, d'autre part par le fait que des activités/actions autres que le travail *stricto sensu*, et relevant de la vie quotidienne, peuvent être concernées par ce triple rapport avec le langage.³

Eu égard à la distinction *princeps*, ces reformulations semblent constituer tantôt des restrictions ou des spécifications sémantiques – c'est le cas, *a priori*, du terme "discours" par rapport à celui de "langage" –, tantôt des extensions-généralisations – ce qui semble être le cas lors de l'utilisation du terme d'"activité" à la place de celui de "travail"; et il serait sans nul doute intéressant d'analyser,

2 - A ce propos, rappelons simplement la formulation d'options de recherche mobilisant de fait ce triptyque (voir, entre autres, les textes réunis dans BOUTET, 1995 ; SOUZA-E-SILVA ; FAÏTA, 2002; FILLIETTAZ ; BRONCKART, 2005): certains chercheurs prônent ainsi une centration sur les productions verbales "au cours" du travail plutôt que sur les celles "à propos" du travail, d'autres, au contraire, insistent sur la nécessité d'étudier les représentations et les verbalisations du travail, sous leurs diverses formes et dans leurs diverses fonctions.

3 - Ainsi, proposant pour sa part les expressions "textualisation dans l'activité", "textualisation de l'activité" et "textualisation comme activité", Fillietaz (2002, pp. 258-292) montre que la mise en place d'un jeu en situation familiale, en l'occurrence entre une maman et ses deux enfants, relève de la "textualisation de l'activité", alors que la conversation familiale est l'exemple le plus illustratif de la "textualisation comme activité". Pour ce qui est de la "textualisation dans l'activité", Fillietaz analyse l'exemple d'une transaction en librairie, qui peut être considérée, du moins en ce qui concerne le libraire, comme relevant du travail, au sens strict du terme. Mais étant donné que des transactions à caractère commercial – pour rester dans ce type d'exemples – peuvent avoir lieu dans divers cadres, plus ou moins formels, ou plus ou moins dévolus à cela (familiaux, amicaux, etc.), la situation transactionnelle, et donc la "textualisation dans l'activité" qu'elle représente, peut être considérée comme ne relevant pas forcément du travail.

non seulement l'hétérogénéité référentielle sous-jacente, mais aussi les contextes, les raisons et les implications théoriques de ce "jeu" terminologique. Mais ce n'est pas le propos de cet article. Nous prendrons ici l'option de considérer et de discuter ce qui paraît relever du consensus, par-delà les choix terminologiques des auteurs, à savoir le fait qu'en vertu du statut différent qu'il revêt eu égard à l'activité, il convient de distinguer entre un "langage qui fait", un "langage qui entoure [le faire]" et un "langage et qui [l']interprète" (voir NOUROUDINE, 2002). On l'aura compris, le langage qui "fait" correspond au langage "comme" activité (de travail), et sa caractéristique principale est d'être constitutif de cette activité, d'être le moyen de manifestation ou de réalisation de celle-ci: en reprenant certains exemples proposés par Lacoste (1995, p. 24), ce serait le cas de la prise de rendez-vous par une secrétaire, de la plaidoirie d'un avocat, ou du discours de persuasion d'un commercial vis-à-vis d'un client. Le langage qui "entoure" correspond, quant à lui, au langage "dans" l'activité (de travail), et se caractérise notamment par un rapport de co-occurrence, mais co-occurrence relativement fortuite, avec celle-ci. Contrairement au premier cas de figure, le langage "dans" l'activité ne constitue pas l'essentiel de cette dernière et peut de ce fait porter sur des contenus étrangers à l'activité en cours:⁴ par exemple raconter ses vacances, ou commenter le dernier mariage princier, alors que l'on administre un soin à un(e) patient(e), ou que l'on fait la manucure à un(e) client(e). Enfin, le langage qui "interprète" correspond au langage "sur" l'activité (de travail). Celui-ci est en principe extérieur à la situation d'activité, présente un caractère provoqué, notamment par le chercheur ou l'intervenant, et constitue le cadre dans lequel se produiraient, en particulier, les savoirs à propos du travail, que cette production émane des chercheurs ou des travailleurs eux-mêmes. Notons encore que la distinction entre "langage comme activité" et "langage sur l'activité" est parfois portée par le couple "communication" vs "verbalisation", la communication étant de la sorte conçue comme partie intégrante de l'activité, alors que la verbalisation serait extérieure à celle-ci.

Si elle offre des points de repère relativement aisément compréhensibles et manipulables, et si elle a ainsi permis un ensemble d'indéniables avancées (dont celles signalées au début de ce préambule), cette approche ternaire des rapports entre langage et activité nous paraît témoigner aussi d'une grande fragilité descriptive, et, surtout, d'une faiblesse théorique qui méritent attention, analyse et discussion. C'est à cette discussion critique qu'est consacré le présent article.

4 - Cela ne signifie évidemment pas qu'il soit dépourvu de fonction(s) dans le cadre de cette même activité, comme le montre de manière extrêmement éclairante Teiger (1995).

Ainsi, nous illustrerons d'abord, sur la base de données empiriques, quelques problèmes que pose la tripartition sous analyse, ce qui nous donnera l'occasion, d'une part, de rappeler quelques-unes des critiques qui lui ont déjà été adressées, d'autre part de dégager progressivement ce qui nous semble être son travers théorique majeur. Cette analyse nous conduira ensuite à formuler une nouvelle proposition de conceptualisation des rapports entre langage et activité, non sans lien avec un positionnement épistémologique et certaines options terminologiques que nous expliciterons.

1. Langage “comme”, “dans”, “sur” l'activité: limites descriptives et problèmes théoriques

1.1. Le premier aspect problématique découle de la mise en correspondance de chacun de ces trois “langages” avec des instances-sources censées les engendrer, ou encore avec des “lieux” où ils sont censés se produire: comme nous l'avons mentionné ci-dessus, le langage “sur” l'activité a la réputation d'être provoqué par le chercheur ou l'intervenant, et de se déployer ce faisant en dehors de l'activité, tandis que le langage “dans” l'activité et le langage “comme” activité émaneraient des travailleurs eux-mêmes, et prendraient place au sein de cette même activité. Cette mise en correspondance a en partie été critiquée par Lacoste (1995): en se focalisant, pour sa part, sur le langage “sur” l'activité, l'auteure souligne que celui-ci n'est pas nécessairement imputable à une présence externe (chercheurs, observateurs, intervenants, etc.), mais qu'il peut être – et c'est en réalité souvent le cas – produit “naturellement”, ou “spontanément”, par les travailleurs; ce même langage n'étant pas forcément extérieur à leur activité (de travail):

la parole sur le travail est parfois secrétée de l'intérieur, par des exigences de l'équipe ou de l'entreprise: entre collègues, on évoque le travail pour le commenter ou l'évaluer, pour en garder la mémoire, pour se justifier, ou pour mille raisons surgies de l'instant. (Lacoste, 1995, p. 24).

A titre d'exemple, et en prolongement de la citation ci-dessus, on pourrait évoquer les échanges entre collègues à propos du travail à la pause-café, au vestiaire, en marge d'une réunion, ou dans d'autres circonstances similaires, le “compte-rendu” de sa journée de travail à son conjoint-collègue, etc., etc.; mais l'exemple le plus illustratif de ce cas de figure est assurément celui de la “relève de poste”, appelée aussi “transmissions”. Comme le remarque Kergoat (1995, p.

175), les transmissions constituent “une situation-type d’échanges langagiers sur le travail”, dans la mesure où le but de celles-ci est précisément d’assurer la passation d’informations entre pairs, et, partant, la coordination entre l’équipe sortante et l’équipe entrante sur un certain lieu de travail. Nombre de métiers sont concernés, mais nous nous bornerons ici à l’exemple du travail infirmier: l’infirmière sortante (IS dans la transcription ci-dessous) passe en revue les patients avec l’infirmière entrante (IE dans cette même transcription), les deux protagonistes de l’interaction faisant le point sur l’état de ceux-ci, sur ce qui a été fait, ou reste à faire. Le fragment qui suit, extrait d’une séquence enregistrée dans un service de chirurgie digestive d’un grand hôpital genevois, le montre:⁵

(1)

IE: monsieur D. (nom du patient) ↓ / comment il va ↑

IS: nettement MIEUX↓ [IE: il n’a plus dee:: euh] donc il est à J cinq⁶ de son intervention ↑ / il boit libre depuis hier ↑ / et il mange depuis ce matin ↓ // régime gastrectomisé hein ↑ // ce matin il a eu un petit déjeuner / qu’il aurait peut-être pas du avoir / enfin // j’suis arrivée / il était déjà en train de manger ses biscottes ↓ / donc je me voyais mal en train de retirer les biscottes / vous êtes en xxx / monsieur // j’ai dit vous mâchez bien les biscottes ↑ / parce que normalement / gastrectomisé / c’est [IE : ah les textures] les textures / bon demain / il est prévenu demain il aura de la bouillie ↓(...) j’ai arrêté le bilan volontairement de moi même aujourd’hui ↓ / parce qu’en fait / il boit et il mange ↓ / donc je nous dis / vaut mieux l’suivre au poids ↓ /

IE: hum hum euh // faut quand même voir / contrôler ses urines peut-être / on a toutes les urines ↑

IS: ben oui il a la sonde urinaire / donc on peut noter ↓

Comme il ressort de cet exemple, aux commentaires portant sur l’état et la situation du patient (“[va] nettement mieux”, “il boit libre”, “il mange”, “il a la sonde urinaire”, etc.) s’entremêlent des commentaires portant sur l’agir soignant des infirmières, agir dont sont saisies un ensemble de dimensions, allant de sa réalisation concrète (“je suis arrivée”, “j’ai dit”, “j’ai arrêté le bilan”) à sa réalisation possible (“vaut mieux le suivre au poids”, “on peut noter”); de sa prise en charge explicite par l’actant (“j’ai dit”, “j’ai arrêté le bilan”) à sa saisie “indirecte”, au

5 - Toutes les données relevant du travail infirmier utilisées dans cet article ont été recueillies par Isabelle Fristalon et nous-même. Les conventions de transcription sont les suivantes: / // ///: pauses de durée variable; no::n: allongements vocaliques; méd-: unité inachevée; xxx: segments inaudibles; soulignements: chevauchements; CAPITALES: accentuation; ↑↓: intonations montante et descendante; [entre crochets]: brèves interventions d’un interlocuteur dans le tour de parole de l’autre; (entre parenthèses): commentaires du transcripteur.

6 - Dans le jargon du métier, “J cinq” signifie cinquième jour après une intervention chirurgicale.

travers du résultat obtenu ou de l'effet exercé sur le patient ("il est prévenu demain il aura de la bouillie"); de ce qui est plus ou moins souhaitable de faire ("vaut mieux le suivre au poids", "il a eu un petit déjeuner qu'il n'aurait peut-être pas dû avoir") à ce qui est plus ou moins nécessaire, ou requis par les normes en vigueur ("il faut quand même contrôler ses urines"); de l'absence de l'instance actantielle responsable ("il a eu un petit déjeuner" – mais qui le lui a donné?) à l'assomption de responsabilité ("j'ai arrêté le bilan volontairement de moi-même").

S'il est attestable à l'oral, cet enchevêtrement entre commentaires sur l'état du patient et commentaires sur l'activité professionnelle caractérise aussi les transmissions écrites, comme il ressort des exemples suivants, extraits de dossiers de soins de médecine interne (pour l'exemple 2) et de chirurgie (pour l'exemple 3). Le dossier de soins est un classeur qui accompagne le patient durant l'intégralité de son séjour à l'hôpital, de même que lors de son éventuel transfert d'un service à l'autre, et qui comporte divers documents le concernant (feuille d'anamnèse, résultats d'analyses, prescriptions médicales, etc.). Parmi ceux-ci, figure une "feuille de transmissions", dont la responsabilité de rédaction incombe aux infirmières, lesquelles y consignent diverses informations, en apposant leur signature:

(2)

10h : Bonne matinée. A eu douche + shampooing
 Pst [*pansement*] PEG [*perfusion*] refait Ø [*pas*] inflammatoire.
 Recouché à 10h.
 Novasource branché
 Médocs [*médicaments*] reçus/PEG [*par perfusion*]

(3)

11h : VM [*visite médicale*] Peut commencer à boire
 13h : Bip [*j'ai appelé*] Dr C [*nom du médecin*] : ne pas mobiliser la
 lame pour le moment.
 Réfection pst [*pansement*] abdo[*minal*] (sous costale). Pst
 [*pansement*] drain Kher. Changement poches/lame
 15h : Calme – Va bien mais bcp [*beaucoup*] de douleurs

Comme pour la plupart des documents de ce type, l'écriture y est opératoire, elliptique, faisant usage d'abréviations et visant l'essentiel.⁷ La saisie résultative de l'agir professionnel et celle indirecte de l'actant-source y sont extrêmement fréquentes, ce dont témoigne le grand nombre de structures passives tronquées ("pansement refait", "novasource branché" – implicite: par l'infirmière;

7 - Les termes abrégés sont retranscrits intégralement entre crochets et en italiques par nous-même.

“médicaments reçus” – implicite: par le patient, et donnés par l’infirmière) et de nominalisations (“réfection pansement”, “changement poches/lame”). Mais pour particulière qu’elle soit, cette écriture n’en demeure pas moins du “langage sur l’activité”: elle saisit diverses dimensions de l’activité soignante, contribuant, tout comme les transmissions orales, non seulement à la co-construction d’un savoir collectif et partagé relatif au patient, mais aussi à la mise en circulation et en confrontation de représentations relatives à cette activité, à ses circonstances, à ses propriétés et à ses protagonistes.⁸

Qu’elles soient orales ou écrites, les transmissions en milieu professionnel montrent ainsi clairement que le “langage sur l’activité”, ou le langage qui “interprète”, n’est pas forcément suscité par la recherche, ni “extérieur” aux situations de travail; mais ces transmissions ouvrent une autre question encore qui met à mal la tripartition que nous discutons: c’est que, en prenant toujours l’exemple du travail infirmier, bien qu’elles ne relèvent pas du soin à proprement parler, les transmissions sont néanmoins elles-mêmes une tâche et une activité infirmières à part entière,⁹ ce en quoi elles relèvent, non pas (ou pas seulement) du langage “sur” l’activité, mais du langage “comme” activité! Plus exactement, les transmissions nous confrontent à une situation de superposition entre langage “comme” activité et langage “sur” l’activité, qui montre que, dans certaines circonstances, le choix entre ces deux configurations est pratiquement impossible – sous peine de drastiquement simplifier la situation analysée, ou d’occulter certaines de ses caractéristiques; situation qui pose, *in fine*, la question des critères à la base de la distinction entre ces configurations – nous l’aborderons sous 1.2, *infra*.

Mais avant de documenter et de traiter ce point, et s’agissant toujours de la mise en correspondance entre le langage “comme”, “dans” et “sur” l’activité avec des

8 - En analysant justement les transmissions à l’hôpital, Grosjean et Lacoste (1999, p. 102-113) en identifient neuf fonctions: d’information; d’interprétation (de prescriptions, de résultats d’examen, de conduites des divers protagonistes, etc.); de confrontation; d’évaluation; de décision; de programmation; de formation (de stagiaires par exemple, ou de nouveaux venus); de reconnaissance de soi, du groupe et du travail; de contact et partage des émotions. Le “langage qui interprète” (voir la deuxième fonction) y est donc clairement posé. Cela dit, l’affirmation des auteures selon laquelle “la relève n’a qu’un seul véritable sujet: le malade et les informations qui s’y rapportent” (GROSJEAN ; LACOSTE, p. 88) doit être, à nos yeux, nuancée. Le malade demeure en effet l’organisateur thématique central des discours; néanmoins, les “informations qui s’y rapportent” font surgir de fait d’autres sujets, et tout particulièrement celui de l’agir professionnel. D’ailleurs, certaines fonctions des transmissions en font état, et la teneur de certains exemples donnés par les auteures mêmes nous paraît le montrer (voir, par exemple, p. 93, l’extrait d’une relève de gastro-entérologie: “On lui a prélevé deux hémocultures cet après-midi, il faut que tu lui en prélèves une dernière et que tu délivres les antibiotiques mais avant il faut que tu recueilles la ECBU. Il y a tout dans la chambre, il est prévenu.”).

9 - En témoigne l’institutionnalisation du moment qui leur est dévolu (en fin d’horaire de l’équipe sortante et début d’horaire de l’équipe entrante, et cela de manière extrêmement régulière), des modalités de réalisation (à la fois ritualisées et portant la marque du service concerné), ou encore des supports et des outils, écrits ou informatisés, utilisés à cet effet.

instances et des lieux de production, relevons encore le caractère problématique de la restriction du langage “comme” activité à la réalisation de tâches par les travailleurs en cours du travail (la plaidoirie de l’avocat, le prise de rendez-vous par une secrétaire, etc., etc.). Nous aurons à revenir sur les implications de cette restriction et sur les épineux problèmes théoriques qu’elle pose en matière de conception du langage (voir 1.4, *infra*); mais on évoquera déjà un aspect, fortement souligné par certains chercheurs (voir notamment CLOT, 1999; 2008), qui constitue de fait une contestation de ce que le langage “comme” activité ne relèverait que de l’accomplissement des tâches. Il s’agit du statut proprement praxéologique de certains dispositifs d’analyse de l’activité, en particulier de l’instruction au sosie et des auto-confrontations simple et croisée, envisagées par leurs auteurs et utilisateurs comme de véritables activités. Ces dispositifs sont, certes, des cadres privilégiés de reconstruction discursive de l’expérience professionnelle, ce en quoi ils portent “sur” l’activité; mais ils sont néanmoins et par ailleurs des formes d’activité spécifiques, comportant des traits praxéologiques identifiables, en vertu desquels il est possible précisément d’accéder à l’expérience professionnelle et de la transformer. Les dispositifs d’analyse des pratiques superposent de la sorte, bien que d’une autre manière que ne le font les transmissions, “langage sur l’activité” et “langage comme activité”, l’imbrication des deux n’étant nullement à éviter, au contraire: le potentiel développemental des ces dispositifs en découle.

1.2. Comme annoncé plus haut, le deuxième problème que pose la tripartition discutée a trait aux critères qui président à la distinction entre langage “comme”, “sur” et “dans” l’activité: quelle est la nature, la transversalité, ou encore l’étendue de ceux-ci? C’est ce problème qui nous paraît sous-jacent à la difficulté, voire l’impossibilité, de distinguer entre ces trois sortes de langages, et donc de statuer sur le type de rapport entre langage et activité dont il s’agit. Cette difficulté a, elle aussi, en partie été soulevée. Dans l’article déjà cité, Lacoste note par exemple que l’opposition entre “parole dans le travail” et “parole comme travail” est difficile à tenir, tellement l’imbrication entre langage et gestes matériels peut être complexe et changeante. Pour cette raison, et en s’en tenant uniquement à ces deux cas de figure, l’auteure suggère de raisonner en termes de continuum, “depuis des situations où la parole n’a qu’un rôle ponctuel et secondaire, jusqu’à celles où, prenant consistance, elle devient le principal et parfois le seul vecteur de l’activité” (LACOSTE, 1995, p. 25). A son tour, Filliettaz (2002, p. 292) rejoint, reformule et approfondit l’idée de continuum, cet auteur procédant d’une part à l’extension de la proposition de Lacoste, en ce qu’il y inclut le langage “sur”

l'activité,¹⁰ d'autre part à une conceptualisation de la part de détermination et de prise en charge praxéologique vs langagière qui caractériseraient chacune des trois configurations.

Tout en prenant en considération ces critiques et ces propositions, mais sans toutefois adhérer à la solution du continuum en tant que telle,¹¹ nous nous attarderons quelque peu encore sur ce problème des conditions de différenciation entre langage "comme", "dans" et "sur" l'activité. Nous adopterons d'abord, et une fois de plus, un angle d'attaque descriptif, afin de déceler de manière plus fine et empiriquement fondée les raisons de la difficulté évoquée.

L'exemple 4 ci-dessous est extrait d'une situation de prise en charge initiale du patient dans un secteur des urgences, lors de laquelle l'infirmière procède à une série d'actes médicaux et d'examens afin de mieux cerner le motif de la venue du patient, et de décider quel médecin spécialiste (médecine interne, chirurgie, etc.) il convient de solliciter. Le patient est âgé, s'est présenté aux urgences pour des "vomissements violents", et est accompagné de sa femme. En voici le début de l'interaction, qui se déroule immédiatement après l'installation du patient dans le box de consultation:

(4)

I: voilà maintenant monsieur je vais vous faire une prise de sang pour voir où on en est d'un point de vue de:::

P: ouais xxx ce que vous voulez

I: du sel / du poivre / du sucre tout ça [P: d'accord↓] d'accord↑ et si vous en manquez ben on vous donnera du liquide avec du sel du poivre et tout ce qui s'es suit / d'accord↑

P: faites seulement

I: après je vous ferai un électrocardiogramme hein comme vous avez des antécéd- vous êtes droitier ↑ ou gaucher↓

P: j'suis droitier

I: d'accord (...)

P: je serre le poing↑

I: pour l'instant vous pouvez patienter hein / le temps que je prépare mon matériel / xxx je vous ferai travailler après [P: hum hum] vous prenez pas de digoxine hein ↑ non ↓ //je vais juste me chercher un petit tabouret

(40 sec.)

10 - Nous le rappelons, selon les termes de l'auteur il s'agit de la "textualisation de l'activité".

11 - Notre réserve vient du fait que continuum implique quand même la possibilité théorique de discrétisation, fût-elle à une échelle "infinitésimale", ce qui veut dire que l'on passerait en fait, quasi imperceptiblement, d'une configuration, plus ou moins clairement définie, à une autre. Or, dans les cas de superposition entre langage "comme" et "sur" l'activité que nous discutons, le problème est celui de la co-occurrence, en une seule et même unité, de deux (voire trois) configurations. L'idée de continuum ne nous paraît pas pouvoir rendre compte de ce phénomène, à savoir être en même temps dans plusieurs cas de figure différents.

I: je vous laisse SERRER VOTRE POING monsieur [P: d'accord]
voilà je vous désinfecte hein monsieur [P: hum hum] on va y aller
tout doucement parce que c'est vrai que la prednisone fragilise un
peu tout ça hein [P: hum hum] je vais vous piquer monsieur / ça fait
un petit peu mal hein
P: faites seulement

Cet exemple constitue une claire illustration de ce que, dans certaines situations du moins, non seulement il est difficile de distinguer entre langage “sur”, “dans” et “comme” activité, mais cette entreprise est en quelque sorte vaine, car le langage “sur” l’activité (voire celui “dans” l’activité, suivant la manière dont on considère certaines parties de l’échange ci-dessus) devient quasi nécessairement langage “comme” activité, en vertu des propriétés définitoires de cette dernière. Pour le dire autrement, l’effectuation de certaines tâches passe par la mise en forme discursive de l’agir en cours, ces commentaires à propos du “faire en train de se faire” en étant partie intégrante. Et c’est le cas du soin: en parler au patient dans l’espace-temps de sa réalisation, notamment en nommant les étapes (“je vais vous faire une prise de sang (...) après je vous ferai un électrocardiogramme”) et les gestes qu’il comporte (“je vous désinfecte”, “je vais vous piquer”), ainsi que certains effets ou ressentis possibles (“ça fait un petit peu mal”), est une dimension intrinsèque de l’activité de soin, car, comme les infirmières ne cessent de le répéter et de le revendiquer, le soin ne se réduit pas à un ensemble de gestes techniques, il présente également un caractère relationnel. La relation avec le patient comporte, certes, de multiples facettes (voir BULEA, à paraître), mais l’une d’entre elles réside en la construction explicite, donc nécessairement langagière, d’une représentation partagée de ce qui est en train de se passer, comme l’illustre doublement l’exemple 4: d’un côté, en s’adressant au patient, l’infirmière procède à l’évocation du soin, d’abord sous forme d’anticipation chronologique des actes médicaux qu’elle va lui administrer, ensuite sous forme d’accompagnement langagier de ses gestes. D’un autre côté, elle utilise, d’entrée de jeu, et deux fois, une expression métaphorique pour désigner aussi bien les paramètres visés par les examens sanguins (“voir où on en est du point de vue du sel, du poivre, du sucre”) que le produit à perfuser (“on vous donnera du liquide avec du sel, du poivre, du sucre”). Loin d’être isolé ou anodin, ce recours à la métaphore a plusieurs fonctions à caractère précisément relationnel: “adoucir” l’arrivée du patient à l’hôpital, le rassurer, le détendre dans la mesure du possible, mais aussi, au plan de la construction de représentations, tenter de lui faire rapidement et, si possible, sûrement, comprendre le but de l’intervention qu’il va subir, ou encore le caractère indispensable du produit qui pourrait lui être administré si une carence devait être découverte.

La fonction ici accomplie par l'expression métaphorique peut être assurée par d'autres stratégies langagières, plus ou moins apparentées, comme l'illustre l'exemple 5 ci-dessous, extrait d'une séquence de chirurgie digestive. L'infirmière ici concernée réalise un pansement abdominal post-opératoire en utilisant pour la première fois une certaine technique (dite "avec les pinces"), différente de celle qu'elle pratiquait jusque-là (dite "avec les gants"). Elle choisit de s'essayer à l'utilisation de cette technique alors que son soin est observé et filmé par deux chercheuses,¹² qui avaient également mené un entretien avec elle juste avant la réalisation de celui-ci. A un moment donné du déroulement du pansement, avant d'effectuer les gestes techniques requérant des pinces, et tout en décollant avec des gants le pansement à changer, l'infirmière (I dans la transcription ci-dessous) s'adresse au patient (P dans cette même transcription) de la manière suivante:

(5)

I: j'ai l'impression de repasser le diplôme [P: rires] // c'est ce que je disais aux dames tout à l'heure (fait référence aux chercheuses et à l'entretien réalisé avant le soin) /// parce que quand vous passez le diplôme / y a un jury // et le jury / voilà y a deux perso::nnes / on vous regarde fai::re / y a une personne qui pa::rle /

P: mais je crois que vous êtes moins nerveuse aujourd'hui

I: oui // quand j'ai pass- / en plus quand j'ai passé le diplôme /// je faisais un pansement de:: heu / prothèse mammaire et c'est compliqué à faire y a tout qui tombe dans tous les sens / les compresses elles tiennent pas / alors y a un moment donné où / si c'était possible il faudrait pouvoir mettre les mains // mais C'EST PAS POSSIBLE ce jour-là // donc je trouve // c'est du sport /// (5 sec.) alors je disais je vais essayer de faire la technique du médecin là comme l'autre jour [P: oui (sourire, geste d'acquiescement de la tête)] avec les pinces / parce que moi je le fais normalement avec les gants [P: hum] mais je vous promets rien [P: ah] ce sera la surprise du chef [P: pas grave]

On pourrait croire que l'histoire de la passation du diplôme et de l'effectuation, dans ce cadre, du pansement de prothèse mammaire, relève du langage "dans" l'activité, ce récit de l'infirmière ne participant pas, à première vue, à l'accomplissement du pansement abdominal en cours d'effectuation. Mais outre que, d'un autre point de vue, ce même passage pourrait être considéré comme relevant du langage "sur" l'activité, en ce que l'infirmière y saisit plusieurs aspects relatifs à un pansement post-opératoire effectué précédemment, il nous semble aussi revêtir un rôle proprement interne à la réalisation du soin en cours, en ce qu'il

12 - En l'occurrence Isabelle Fristalon et nous-même.

contribue précisément, au plan relationnel, à la construction d'une représentation partagée (entre infirmière, patient et chercheuses) de la particularité de celle-ci: réalisation observée par des personnes externes, et usage d'une technique interdisant *a priori* de "mettre les mains". Sous-tendu par un mécanisme d'ordre paradigmatique apparenté à celui de la métaphore, mais porté par des séquences discursives étendues et contrastées au plan énonciatif, le recours au récit de la passation du diplôme fonctionne en fait comme une description implicite, indirecte, voire légèrement humoristique, de la situation actuelle de soin; ce récit présentant en outre l'avantage de suggérer la possible réussite (malgré les incertitudes exprimées par ailleurs: "ce sera la surprise du chef") de l'utilisation de la nouvelle technique: l'infirmière avait bel et bien réussi son examen de diplôme, sans quoi elle ne serait pas là, et il y a une forte chance qu'elle réussisse encore.

En comparant le cas du soin infirmier avec le cas des transmissions examiné précédemment, on observe qu'ils résistent fortement, tous les deux, à toute tentative de rattachement unilatéral à l'une ou l'autre des trois configurations discutées, leur caractéristique étant précisément de réunir en leur sein (au moins) deux d'entre elles. Cette similitude, sur laquelle nous insistons, ne doit pas pour autant masquer les différences qui caractérisent ces situations d'agir, dont une des plus importantes concerne le degré d'auto-référentialité qui y est attestable. Comme nous l'avons montré, une des propriétés du soin est de mobiliser des commentaires, plus ou moins directs, à propos de lui-même, ou d'être une activité dont la réalisation passe par sa propre saisie langagière, tandis que les transmissions semblent se caractériser par un degré d'auto-référentialité bien moindre: si on parle bel et bien de l'activité, cette activité n'est pas (ou est très rarement) celle des transmissions même; c'est l'agir des soignants relatif aux patients du service qui est ici saisi langagièrement. Cet aspect nous semble extrêmement important, en ce qu'il montre que toutes les superpositions entre langage "sur", "dans" et "comme" activité ne se valent pas, ne sont pas du même ordre, ou n'ont pas la même allure; et il montre surtout que, dans la mesure où cette différenciation entre situations d'agir ne repose pas sur la présence/absence des configurations discutées (elles y sont attestables justement conjointement), d'autres éléments doivent être pris en considération pour cerner les rapports entre langage et activité qui les caractérisent, parmi lesquels l'identification de l'activité faisant effectivement l'objet de la production langagière.

Illustrons, une dernière fois, la pertinence de la clarification de cette activité – que nous appellerons, pour notre part, "agir-référent" (voir § 2, *infra*) – eu égard à la situation de production langagière elle-même, à partir d'un exemple relevant cette fois du travail social. Il s'agit d'un entretien d'orientation professionnelle,

ayant comme protagonistes un éducateur spécialisé (ES dans la transcription ci-dessous) et un jeune de 15 ans (J dans cette même transcription).¹³ Orienté vers les projets d'avenir du jeune, cet entretien comporte de nombreux segments portant sur un stage en pâtisserie que celui-ci est en train d'effectuer. L'entretien se déroule d'ailleurs à la cafétéria du lieu de stage. En voici deux extraits:

(6)

ES: (...) est-ce que tu as l'impression d'arriver à écouter tout le long la consigne

J: oui j'arrive à continuer d'écouter mais après / j'oublie qu'est-ce qu'il fallait faire

ES: et ça t'est arrivé des fois d'oublier

J: des fois par moments j'ai oublié des trucs

ES: par exemple / tu peux me donner un exemple d'un truc que tu as oublié

J: les fraises // je devais les couper et / [ES: ouais] je devais d'abord couper les trucs verts là / moi je les ai coupées en quatre //

ES: sans ôter le / petit bout / ok

J: là j'avais fait faux

(7)

ES: (...) est-ce que des fois tu dois utiliser tes mains d'une manière fine / avec de l'habileté / tu dois des fois faire ça et ça se passe comment

J: par exemple les tartes / tartes au citrons gelés / je dois mettre un peu de / abricot [ES: ouais] et je dois tenir avec cette main / et je fais comme ça / tu vois j'arrive

ES: c'est difficile à faire / tu dois aller lentement / ou tu y arrives

J: c'est facile / ça va

Envisagés du point de vue du travailleur social, les entretiens de ce type relèvent clairement du langage "comme" activité, la pratique d'orientation professionnelle dont ce travailleur a la charge, et qu'il effectue, étant éminemment langagière (voir KRAMER, 2009). Mais en même temps, et comme il ressort des extraits ci-dessus, cette pratique implique, requiert des commentaires et des analyses (ou co-analyses) des diverses tâches accomplies par le jeune lors de son stage ("les fraises / je devais les couper et / je devais d'abord couper les trucs verts là / moi je les ai coupées en quatre"; "je dois mettre un peu de / abricot et je dois tenir avec cette main / et je fais comme ça"), c'est-à-dire la production, ou la co-production, d'une parole "sur" l'activité. Les activités concernées respectivement par le langage "comme" (en l'occurrence l'orientation professionnelle) et par le

13 - Ces données ont été recueillies par Nicolas Kramer, dans le cadre de son travail de Mémoire de Licence (voir KRAMER, 2009).

langage “sur” (en l’occurrence le stage et ses tâches) ne sont ainsi pas les mêmes, et, surtout, n’incombent pas aux mêmes actants, la superposition entre langage “comme” activité et langage “sur” l’activité dont les entretiens de ce type font preuve comportant un rapport de référentialité encore différent de celui à l’œuvre dans les transmissions ou dans les soins.¹⁴

1.3. Le troisième problème posé par la tripartition discutée concerne l’empan, ou l’extension de ce qui est appelé “langage comme activité”, “langage dans l’activité”, et “langage sur l’activité”. Ces configurations tendent à être saisies – bien que la plupart du temps de manière implicite – comme coextensives tantôt d’une certaine sphère d’activité ou d’un type de tâche (la plaidoirie de l’avocat, la prise de rendez-vous par la secrétaire, etc.), tantôt d’un genre textuel (la conversation familière), tantôt encore d’une posture énonciative (le discours de persuasion du commercial). Nous relèverons d’emblée l’hétérogénéité de ces instances (tâche, genre textuel, posture énonciative), qui pose la question, que nous ne pourrions traiter ici, du type d’entité auquel on assigne le statut de langage “comme”, “dans” ou “sur” l’activité. Outre cette question, et au-delà de la possible co-occurrence de configurations examinée antérieurement, on peut aussi se demander si les phénomènes évoqués (la plaidoirie d’un avocat, ou la prise de rendez-vous par la secrétaire) relèvent vraiment, et dans leur intégralité, d’une seule configuration homogène, en l’occurrence du langage “comme” activité. A en revenir à la thèse du continuum avancée par certains auteurs et évoquée sous 1.2, *supra*, n’y a-t-il pas des parties susceptibles de solliciter du langage “sur” l’activité ou du langage “dans” l’activité? Illustrons ce problème à l’aide d’un extrait d’une seule et même production langagière: une lettre de confirmation de stage pour un jeune, adressée par un travailleur social au responsable de l’entreprise censée l’accueillir:¹⁵

(8)

Monsieur,

Par la présente je tiens, tout d’abord, à vous remercier pour votre accueil et l’intérêt que vous avez porté à ma demande de vendredi 30 juin dernier. Comme nous l’avons convenu, XXX [nom du jeune] viendra en stage chez vous quatre mercredi à la rentrée 2006/2007

14 - Les exemples examinés jusqu’ici montrent en fait trois cas de figure différents (mais il y en a sans doute d’autres): l’un, illustré par les transmissions, où les actants de l’activité langagière sont les mêmes que ceux de l’activité-objet du discours, alors que ces activités sont différentes (les infirmiers parlent lors des transmissions des soins effectués ou à effectuer par elles-mêmes); l’autre, illustré par le soin, où il y a superposition à la fois entre les actants et entre les activités (les infirmières parlent du soin lors du soin); enfin, celui illustré par les entretiens d’orientation professionnelle, où, d’un certain point de vue, il y a divergence à la fois entre les actants et entre les activités: envisagée du point de vue du travailleur social, l’activité d’entretien porte sur l’activité de stage, dont l’actant est le jeune.

15 - Cette lettre est également extraite du corpus de N. Kramer, 2009.

de 8h30 à 18h00: les 6, 13, 20 septembre et soit le 27 septembre ou le 4 octobre en fonction de notre camp. Lors du dernier mercredi, nous ferons un bilan suite auquel, j'espère, nous pourrions prolonger notre collaboration et le stage de XXX sur un plus long terme. (...) En ce qui concerne la partie pratique, je m'occuperai de faire le nécessaire auprès de YYY [nom d'institution] pour que la couverture assurance de XXX soit étendue à son lieu de stage.

Lorsqu'on observe la teneur effective de cette lettre, il s'avère que l'on passe quasi imperceptiblement du langage "comme" activité (adresser des remerciements au destinataire de la lettre, confirmer le stage et sa périodicité) à du langage "sur" l'activité: saisie de manière projective, cette dernière est envisagée d'une part sous un angle coopératif, ou telle qu'elle implique le travailleur social et le responsable de l'entreprise ("nous ferons un bilan suite auquel, j'espère, nous pourrions prolonger notre collaboration"), d'autre part sous l'angle de la responsabilité individuelle: "je m'occuperai de faire le nécessaire (...) pour que la couverture d'assurance (...) soit étendue à son lieu de stage". Sous cet angle, cet exemple illustre la thèse du continuum entre configurations, tout comme il montre la pertinence de clarifier l'activité sur laquelle porte effectivement le texte ("faire un bilan" est une activité autre que "faire le nécessaire auprès de l'assurance"), et les actants censés la réaliser (voir le jeu entre "nous" et "je"), eu égard à l'activité que représente la production même de ce texte. Mais ce même peut faire l'objet d'une autre analyse encore: on pourrait considérer que la rédaction même d'une lettre de confirmation de stage relève, dans sa globalité, et abstraction faite de son contenu effectif, du langage "comme" activité; langage "comme" activité qui n'est dès lors pas du même ordre que le langage "comme" activité impliqué par les remerciements ou la confirmation mis en évidence lors de la première analyse, en ce qu'il ne situe pas au même niveau.

Du fait que la tripartition que nous discutons supporte simultanément et indifféremment ces deux analyses (peut-être d'autres encore?), et étant donné la divergence de configurations obtenues suivant le niveau auquel on se situe, on peut se demander, finalement, quel niveau d'analyse du rapport entre langage et activité est concerné par cette tripartition? En l'état, l'indécision à ce sujet, et la possible confusion qui en découle, ne font qu'accentuer sa fragilité au plan descriptif.

1.4. D'autres questions encore pourraient être soulevées, comme par exemple celle de la production de savoir: en quoi et pourquoi celle-ci serait-elle l'apanage du langage "sur" l'activité? Pourquoi le langage "comme" activité ne pourrait-il pas être le cadre ou le fondement de cette production? Cette question est éminemment complexe, et, comme le montrent en particulier les études portant

sur les dispositifs de formation en alternance (voir MERHAN ; RONVEAUX ; VANHULLE, 2007), elle ne se laisse pas saisir de manière unilatérale.

Mais notre but n'est pas de dresser un inventaire exhaustif des problèmes en ce domaine. Les limites déjà discutées et exemplifiées suffisent amplement pour mettre en évidence ce qui nous paraît constituer l'écueil théorique majeur de la tripartition entre langage "comme", "dans" et "sur" l'activité, et qui a trait à la manière dont est envisagée l'extension du caractère praxéologique du langage. Opposer un langage qui "fait" à un langage qui "entoure" et à un langage qui "interprète" véhicule l'idée que ce caractère praxéologique ne s'applique qu'au premier de ces langages, le langage "dans" et "sur" l'activité étant dès lors dépourvus de cette propriété. Cette sous-estimation du caractère praxéologique du langage est accentué par le fait que le "langage comme activité" ne paraît pas être activité en vertu de sa nature, mais le devenir dans certaines conditions, et en vertu de la nature praxéologique de la tâche qu'il accomplit. Remise en question par certains chercheurs depuis le champ de l'analyse des pratiques en particulier (voir 1.1 *supra*), cette restriction du caractère praxéologique du langage au "langage comme activité" nous semble en fait à l'origine d'un permanent malaise: c'est que la contester explicitement est bien évidemment pertinent; mais cela reviendrait *de facto* à dissoudre la tripartition, alors que par ailleurs cette dernière semble quand même conserver une certaine utilité analytique, voire stratégique, et une certaine dimension heuristique. De ce point de vue, l'article déjà cité de Nouroudine (2002) nous paraît très significatif: l'auteur ressent le besoin de spécifier qu'il considère le langage comme une "pratique" (p. 18), mais poursuit cependant dans l'étude de la tripartition en tant que telle, en y instaurant les expressions "langage qui fait" vs "langage qui entoure" et "langage qui interprète". Comment dès lors concevoir, dans un tel cadre, ces deux derniers langages, qui s'opposent au "faire" tout en relevant de la "pratique"?

Depuis l'approche interactionniste socio-discursive (voir BRONCKART, 1997) dans laquelle nous nous inscrivons, nous considérons indispensable d'adopter, et cela sans réserve, une conception du langage comme pratique. Le langage est toujours et d'abord activité, comme l'ont soutenu et montré, non seulement les tenants de la théorie des actes de langage, auxquels on fait souvent référence, mais bien avant eux, et depuis une posture épistémologique soucieuse de la dynamique et de la variabilité des faits langagiers, Coseriu (2001) ou encore Saussure (2002 ; *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 15). Intégrant la tradition humboldtienne de réflexion sur le langage (voir HUMBOLDT, 1835/1974), Coseriu affirme que la nature de ce dernier est d'être "activité de parler", qu'il définit comme *energeia*:

le langage n'existe concrètement que comme activité, comme activité de parler (la phrase de Humboldt selon laquelle le langage n'est pas *ergon* mais *energeia* n'est pas un paradoxe, ni une métaphore, mais une simple constatation). Mieux et davantage encore, ce n'est que parce que le langage se manifeste comme activité qu'on peut l'étudier aussi en tant que "produit". (1956/2001, p. 34)

Et bien que les aléas de la réception de l'œuvre de Saussure ait conduit à ce que cet aspect de sa pensée soit masqué, minoré ou ignoré, c'est bien une conception similaire du langage que cet auteur a soutenue; et c'est la nature praxéo-sociale du langage en général, et de la langue en particulier, qui justifie pour lui la constitution d'une discipline linguistique autonome:

Ainsi, quel que soit au juste le cercle à tracer autour de la langue, il est évident que nous avons là devant nous une action sociale de l'homme assez particulière pour constituer une discipline. Et tous ces faits feront l'objet d'une discipline, d'une branche des sciences relevant de la psychologie et de la sociologie. (*Introduction au II^e Cours*, In *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 15, p 18)

Enfin, la perspective du interactionnisme socio-discursif qui est la nôtre, et qui prolonge à la fois le positionnement général de l'interactionnisme social et celui de la sémiologie saussurienne, se caractérise par une manière de concevoir et d'assumer le statut central de l'activité langagière, en considérant cette dernière comme l'élément déterminant du fonctionnement et du développement humains, et donc de la constitution des entités psychiques proprement humaines. Cette prise de position revient à poser le caractère principalement praxéologique du langage, en tant qu'il constitue le principal médiateur des processus de socialisation et de construction de la personne, et l'instrument grâce auquel les membres d'un groupe social interprètent, négocient et évaluent en permanence les diverses formes d'agir général dans lesquelles ils sont impliqués.

Si l'on adhère à ce positionnement, alors le problème n'est nullement de distinguer entre un langage qui "fait" et d'autres qui ne "feraient" pas, entre un langage "comme activité" et d'autres qui ne le seraient pas, mais d'analyser les rapports, les interactions, ou encore les emboîtements entre deux formes d'activités, ou entre deux formes d'agir humain: un agir général, et l'agir proprement langagier. Les exemples de situations d'activité que nous avons examinées précédemment, des transmissions à la rédaction de courrier, en passant par diverses sortes de soins infirmiers, ou d'entretiens professionnels, posent, chacune à sa manière, le problème des rapports entre ces deux formes d'agir.

2. Pour une redéfinition des rapports entre langage et activité

Une approche des rapports entre langage et activité doit, à nos yeux, tenir compte de la distinction méthodologique – qui n'est pas pour autant séparation dans les faits ! – entre versants ontologique et gnoséologique de l'agir humain; autrement dit, considérer la non-équivalence et la non-superposition entre, d'une part, l'ordre mondain de l'agir ou de la pratique humaine, "en tant que tel", et tel que visé par un processus d'intelligibilité, et, d'autre part, l'ordre de ce processus d'intelligibilité lui-même. Les composantes de ce dernier (connaissances, représentations, interprétations, points de vue, etc.) ont la propriété de s'adresser en permanence à cet agir dans le monde, de s'y référer ou de le prendre pour cible, tout en interagissant entre elles.¹⁶ Comme nous l'avons montré en détail ailleurs (voir BULEA, 2010), c'est précisément en vertu de la non-séparation, mais aussi de la non-coïncidence entre versants ontologique et gnoséologique de l'agir que le versant ontologique peut devenir la cible d'interprétations et de construction de représentations et de connaissances nouvelles, qu'elles soient individuelles ou collectives, et que ces processus se déroulent en cours ou en dehors du déploiement effectif de l'agir général.

S'agissant du versant gnoséologique de l'agir, il convient en outre de distinguer entre le registre des représentations ou des connaissances et savoirs d'un côté, et celui des interprétations langagières de l'autre, dans la mesure où, si les premières peuvent se dégager progressivement des circonstances textuelles/discursives dans lesquelles elles se sont forgées, ainsi que, potentiellement, des déterminations spécifiques à une langue particulière, les secondes demeurent immanquablement marquées tant par les propriétés structurelles et par les valeurs significatives de cette langue, que par les conditions textuelles/discursives au sein desquelles elles ont émergé.

Enfin, pour les raisons méthodologiques qui viennent d'être évoquées, mais aussi pour éviter les confusions liées aux diverses acceptions des termes qui désignent la sphère praxéologique – nos analyses l'ont montré pour le terme d'"activité" –, une certaine clarification terminologique est nécessaire. Celle que nous proposons se présente comme suit.¹⁷

16 - Les notions de langage "comme", "dans" et "sur" l'activité semblent mobiliser cette distinction, lorsqu'elles différencient entre activité d'une part, et production de savoir à propos de cette activité de l'autre. Mais, comme nous l'avons vu, la mise en évidence de cette non-équivalence se présente comme corrélatrice de l'attribution de la dimension actionnelle uniquement au langage "qui fait", ce qui est autrement fort problématique.

17 - Ce choix terminologique reprend en grande partie celui utilisé par Bronckart (2005). Précisons encore qu'il ne s'agit nullement de catégories réifiantes, au contraire: si leur raison d'être est avant tout

L'expression d'"agir-référent" désigne de manière globale et générique le niveau ontologique de la pratique humaine, qui est en même temps l'"objet" à interpréter: l'agir-référent (ou l'agir tout court) est envisagé comme un processus dynamique spécifiquement humain, c'est-à-dire un ensemble de conduites individuelles médiatisées par l'activité collective, notamment par l'activité de travail. Au plan de la recherche, cet agir-référent constitue à la fois le "donné" premier des observations, et ce qui est "visé" par les interprétations attestables dans diverses productions langagières. Le terme d'"action" est quant à lui utilisé au plan gnoséologique, pour désigner une forme de saisie, notamment langagière, de l'agir-référent: l'action est ainsi envisagée comme un produit de l'interprétation, aboutissant notamment à la délimitation d'unités praxéologiques. Celles-ci sont diverses quant à leur teneur (voir la notion de "figures d'action", BULEA, 2010), mais témoignent d'un certain principe d'organisation et d'un certain degré de cohérence. L'expression de "morphogenèse de l'action" désigne le processus même d'engendrement de ces formes interprétatives, ou encore le mouvement langagier dans lequel se produit la saisie de l'agir-référent, mais sans préjuger de circonstances dans lesquelles celui-ci a lieu. Ce processus peut ainsi être co-occurent au déploiement de l'agir-référent, ou disjoint de celui-ci, tout comme il peut être individuel ou collectif, plus ou moins "concret" ou plus ou moins "théorique". Outre l'agir-référent, les documents institutionnels, les prescriptions, les diverses théorisations, les productions verbales spontanées ou provoquées des travailleurs, etc., etc. constituent chacun des "lieux" possibles de morphogenèse de l'action, susceptibles de fournir, non pas directement des "représentations" ou des "connaissances" en tant que telles, mais des mises en forme langagières permettant un accès indirect à celles-ci, et donnant des informations quant à la manière dont elles sont construites et mises en confrontation.

Au plan des instances agentives, le terme d'"actant" est employé dans une acception neutre, pour désigner l'instance-source d'un procès, impliquée dans l'agir-référent. Les termes d'"acteur" et d'"agent" ont quant à eux une dimension interprétative: ce sont des formes d'agentivité construites dans et par le processus interprétatif, la première présentant la source du procès comme une instance autonome, décisionnelle, et/ou régulatrice, ce qui implique en particulier la mention des capacités et des ressources dont l'actant dispose; la deuxième présentant cette même source du procès comme dépendante de contraintes externes, auquel cas les capacités propres de l'actant ne font pas l'objet de mention particulière, ou ne sont pas présentées comme étant effectivement impliquées dans le déploiement de l'agir.

méthodologique, leur visée est tout aussi heuristique.

Pour conclure, nous allons mobiliser la perspective esquissée ci-dessus dans une visée principalement heuristique, afin de schématiser les rapports qui nous semblent pouvoir être posés entre agir(-réfèrent) et interprétations de l'agir. Rappelons encore que ces deux instances ne sont pas coextensives du couple "activité" – "langage" tel que mobilisé dans la tripartition que nous avons discutée, mais constituent deux formes d'activité humaine en permanente interaction.

A un premier niveau, ontologique, on posera donc l'agir-réfèrent, en regard duquel le processus interprétatif peut se déployer dans des registres assez hétérogènes, et prendre diverses formes:

- un registre théorique et général, qui ne s'adresse pas à une sphère professionnelle en particulier. Emanant principalement de théoriciens (philosophes, psychologues, sociologues, ergonomes, etc.), les interprétations de ce type aboutissent à des modèles de l'action, comme, par exemple ceux d'Anscombe, de Habermas, de Leontiev, etc., etc. (voir BRONCKART, 2005, pour une présentation et une problématisation).
- un registre institutionnel et officiel, qui concerne une sphère d'activité, une profession ou un métier donnés. Faisant lui-même l'objet d'une stratification interne complexe, ce registre interprétatif est pris en charge par des instances institutionnelles spécifiques (dirigeants d'entreprise, chefs de département, etc., etc.), et il aboutit notamment à ces modélisations que les ergonomes qualifient, par opposition au "travail réel", de "travail prescrit".
- un registre professionnel individuel ou collectif, à caractère "spontané", et prenant place dans le cadre de l'exercice de la profession. Présentant diverses configurations, et des degrés d'auto-référentialité différents (que nous avons examinés à propos des transmissions, des soins, etc.), ce registre incombe aux travailleurs eux-mêmes.
- un registre professionnel individuel ou collectif, à caractère "spontané", incombant aux travailleurs, mais prenant place en dehors de l'exercice effectif de la profession.
- un registre individuel ou collectif, à caractère "provoqué", sollicitant les travailleurs, et ayant lieu notamment dans le cadre de dispositifs de recherche, intervention ou formation, mais aussi dans d'autres cadres (reportages, émissions de télévision, etc.). C'est par ce registre que sont concernés les dispositifs d'analyse de l'activité (ou d'analyse des pratiques), ou encore l'élaboration d'un dossier de validation des acquis de l'expérience (VAE).

Notons encore qu'en vertu de leur statut d'agir langagier, tous ces registres interprétatifs peuvent être considérés eux-mêmes sous un angle ontologique (par exemple l'agir même d'élaboration de prescriptions, d'effectuation d'une recherche sur le travail, etc.), ce qui conduit à une forme de mise en abîme des rapports entre agir-référent et agir langagier. Et s'il est sans aucun doute intéressant d'étudier chacun de ces niveaux et registres, il l'est peut-être davantage de se pencher sur la dynamique des interactions qui s'instaurent entre eux, la question des rapports entre langage et activité, si bien qu'elle requiert une prise de position théorique, constituant *in fine*, et inévitablement, une question empirique.

Language as an activity, language in the activity, language on the activity: elements for a critical discussion

Abstract

Based on a series of theoretical and empirical analysis, this article first shows the limits of the tripartition "language as activity", "language in the activity", "language on/about activity". The article then puts into words a new conception with respect to the interactions between language and activity, which discriminates between ontological and gnoseological aspects of activity and focuses on the praxeological nature of language.

Keywords: Language. Activity. Work. Interpretation of activity. Texts/Discourses.

Linguagem como atividade, linguagem na atividade, lingua- gem sobre a atividade: elementos para uma discussão crítica

Resumo

Com base em análises teóricas e empíricas, este artigo mostra inicialmente os limites da tripartição "linguagem como atividade", "linguagem na atividade", "linguagem sobre a atividade". Formula, em seguida, uma nova proposição de conceptualização no que toca à relação entre linguagem e atividade, que se funda na distinção entre os planos ontológico e gnoseológico do agir, sublinhando a natureza intrinsecamente praxiológica da linguagem.

Palavras-chave: Linguagem. Atividade. Trabalho. Interpretação da atividade. Textos/Discursos.

Références bibliographiques

- BOUTET, Josiane (Org.). **Paroles au travail**. Paris: L'Harmattan, 1995.
- BRONCKART, Jean-Paul. **Activité langagière, textes et discours**. Pour un interactionisme socio-discursif. Paris: Delachaux et Niestlé, 1997.
- BRONCKART, Jean-Paul. **Une introduction aux théories de l'action**. Genève: Carnets des sciences de l'éducation, 2005.
- BULEA, Ecaterina. Compétence langagière et compétence professionnelle: éléments pour une approche intégrée. **Bulletin suisse de linguistique appliquée**, n. 93, Université de Neuchâtel, à paraître 2011.
- BULEA, Ecaterina. **Linguagem e efeitos desenvolvimentais da interpretação da atividade**. Campinas, SP: Mercado de Letras, 2010.
- CLOT, Yves. **La fonction psychologique du travail**. Paris: PUF, 1999.
- CLOT, Yves. **Travail et pouvoir d'agir**. Paris: PUF, 2008.
- COSERIU, Eugenio. **L'homme et son langage**. Louvain-Paris: Peeters, 2001.
- FILLIETTAZ, Laurent; BRONCKART, Jean-Paul. Introduction. In: FILLIETTAZ, Laurent ; BRONCKART, Jean-Paul (Org.). **L'analyse des actions et des discours en situation de travail**. Concepts, méthodes et applications. Louvain-la-Neuve: Peeters, 2005. p. 5-16.
- FILLIETTAZ, Laurent. **La parole en action**. Eléments de pragmatique psychosociale. Québec: Editions Nota bene, 2002.
- GROSJEAN, Michèle; LACOSTE, Michèle. **Communication et intelligence collective**. Le travail à l'hôpital. Paris: PUF, 1999.
- HUMBOLDT, Wilhelm von. **Introduction à l'œuvre sur le kavi**. Paris: Seuil, 1974 (édition originale: 1835).
- KERGOAT, Danièle. La reproduction et le changement: place de la parole. In: BOUTET, Josiane (Org.). **Paroles au travail**. Paris: L'Harmattan, 1995. p. 165-180.
- KRAMER, Nicolas. **Pratiques professionnelles, le champ de l'enseignement spécialisé**: analyse de l'agir langagier en situation de travail. Mémoire de licence, Université de Genève, 2009.
- LACOSTE, Michèle. Parole, action, situation. In: BOUTET, Josiane (Org.). **Paroles au travail**. Paris: L'Harmattan, 1995. p. 23-44.

MERHAN, France; RONVEAUX, Christophe; VANHULLE, Sabine (Org.). **L'alternance en formation**. Louvain: De Boeck, 2007.

MONDADA, Lorenza. Temporalité, séquentialité et multimodalité au fondement de l'organisation de l'interaction: le pointage comme pratique de prise de tour. In: ACTES DU 9EME COLLOQUE DE PRAGMATIQUE DE GENEVE ET COLLOQUE CHARLES BALLY, 2004, Veysonnaz. **Cahiers de linguistique française**, 26. Genève: Université de Genève, 2004. p. 269-292.

NOUROUDINE, Abdallah. A linguagem: dispositivo revelador da complexidade do trabalho. In: SOUZA-E-SILVA, Maria Cecília Pérez; FAÏTA, Daniel (Org.). **Linguagem e trabalho**. Construção de objetos de análise no Brasil e na França. São Paulo: Cortez, 2002. p. 17-30.

SAUSSURE, Ferdinand de. **Ecrits de linguistique générale**. Paris: Gallimard, 2002.

SAUSSURE, Ferdinand de. II^e Cours, Introduction. In: **Cahiers Ferdinand de Saussure**, n. 15, Genève: Librairie E. Droz, 1957. p. 6-103.

SOUZA-E-SILVA, Maria Cecília Pérez; FAÏTA, Daniel (Org.). **Linguagem e trabalho**. Construção de objetos de análise no Brasil e na França. São Paulo: Cortez, 2002.

TEIGER, Catherine. Parler quand même: les fonctions des activités langagières non fonctionnelles. In: BOUTET, Josiane (Org.). **Paroles au travail**. Paris: L'Harmattan, 1995. p. 45-72.